

Introduction

Bob Dylan, l'insaisissable

S'il suffit au rock'n'roll d'une bande de gamins s'es-
crimant dans un garage pour rester éternellement
jeune, il n'en est pas de même pour ses vieux hérauts.
A ceux qui ont porté haut les couleurs de cette musique
électrique – quand elle n'était pas acceptée comme
aujourd'hui –, l'élixir de jouvence est encore interdit.

Ainsi, les pionniers comme Chuck Berry, Little Richard
ou Jerry Lee Lewis, qui ont essuyé les plâtres, déclenché
vindictes et vocation dans les années 1950-60, sortent de
moins en moins de leur retraite, ayant dépassé les 80 balais.

Quant à ceux qui les ont suivis, la génération anglaise
des sixties et leurs rivaux américains, eux aussi commen-
cent à être des vétérans.

Les fans vont devoir accepter une cruelle réalité : les
rockers ne sont pas éternels et, au contraire du Dorian Gray
d'Oscar Wilde, il n'y a pas que leurs portraits qui subissent
les affres du temps.

Ainsi, les superstars du *swinging London* tels que Keith
Richards des Rolling Stones ou Paul McCartney seront
bientôt des fringants septuagénaires.

Et Bob Dylan ? Il a fêté ses 70 ans en avril... et paraît
toujours bien vert. Parti depuis 1988 dans son invraisem-

blable tournée sans fin (surnommée le *Never Ending Tour*), il a aligné entre 2008 et 2010 quelque 300 concerts, goûtant toujours avec appétit au plaisir de piocher dans son répertoire à la taille monstrueuse, revisitant et réarrangeant à sa guise, s'amusant autant à redonner vie à des classiques personnels qu'à des morceaux plus obscurs.

Toujours bien actif, même si ces dernières années ont été émaillées d'opportunes et souvent délectables rééditions, Dylan, lui, n'est pas tourné vers la nostalgie et ne se contente pas d'une exploitation infinie de son fonds de commerce.

Il continue d'écrire, de créer, de faire rêver.

En 2009, l'excellent *Together through Life*, son 33^e album, a atteint aux Etats-Unis la première place du classement des meilleures ventes établi par le magazine *Billboard*, performance réalisée en simultané en Grande-Bretagne où il n'avait plus connu un tel plébiscite depuis près de 40 ans. Pourtant, le disque ne ressemble en rien à un exercice commémoratif ou à une rétrospective.

Non, pas de resucé sur *Together through Life*. Même si certains titres empruntent des bouts de paroles à des éléments du patrimoine folk ou blues américain, même si une musique a été proprement chapardée (larcin assumé et morceau cosigné) au « I Just Want Make Love to You » du bluesman Willie Dixon (mort en 1992), ces 10 morceaux, du rock'n'roll sans âge et servi chaud, relevé parfois à la sauce tex-mex par l'accordéon de David Hidalgo (des Los Lobos), tiennent sacrément debout – « un album authentique et serein », se réjouit le chanteur et écrivain Yves Simon'.

Si, pour les moins avertis et les étourdis, Dylan reste une figure des sixties et de la révolution rock'n'roll, il demeure pour ses pairs un exemple de longévité à suivre.

Bien que les années 1980, trop clinquantes pour lui, ne l'aient pas épargné, il a traversé les décennies avec ténacité et a rebondi plusieurs fois.

D'où la volonté qu'a eue le cinéaste Todd Haynes de raconter ses vies par l'intermédiaire de plusieurs acteurs – voir le film complexe et passionnant *I'm Not There*. Sur la BO de ce long métrage sorti en 2007 se presse d'ailleurs pour un hommage vivifiant une sorte d'internationale du rock d'aujourd'hui avec Sonic Youth, Charlotte Gainsbourg, Antony, The Black Keys ou la chanteuse Cat Power, celle-là même qui racontait en plaisantant² :

— Pour rire, j'ai demandé à mon agent s'il pouvait me faire jouer en face des salles où Dylan donne ses concerts, n'importe où, dans des petits théâtres ou n'importe quoi, pourvu que je puisse le suivre.

Jack White des White Stripes (ou The Dead Weather) ne manque jamais non plus l'occasion de rejoindre Bob sur scène... Et que dire de Jeff Buckley, grand espoir trop vite disparu – il s'est noyé dans un confluent du Tennessee alors qu'il avait 30 ans.

Quand il s'est fait remarquer, c'est en se produisant seul dans un petit club irlandais de New York, le Sin-é, avec, pour seule compagne à sa voix d'ange, sa guitare.

Là, devant des privilégiés bientôt à l'origine d'un fiévreux bouche à oreille, il dévoilait ses premières compositions et se frottait au répertoire de Billie Holiday, Van Morrison ou Leonard Cohen. Mais c'est celui de Dylan dans lequel il s'abreuvait le plus volontiers.

On pourrait continuer de lister tous les exemples qui montrent combien Dylan et son œuvre appartiennent autant au siècle dernier qu'au nôtre. Un ou deux derniers ? La présence au générique du film *Watchmen*, signé Zack Snyder, de plusieurs de ses chansons, comme une reprise inattendue de « Desolation Row » par le groupe énervé My Chemical Romance.

Ou celle de « Life Is Hard », extrait de *Together through Life*, sur la BO du film américain d'Olivier Dahan (*La Môme*), *My Own Love Song*.

En revanche, on ne recensera pas les milliers d'interprètes qui se sont attaqués à un de ses morceaux... Pas la place !

On remarquera juste que, du folkeux français Hughes Aufray aux métallex de Guns'n'Roses en passant par Nina Simone, The Clash, Duke Ellington, son spectre d'influence est étendu comme un livre sans point final. Il semble que, parmi toutes celles qu'il a écrites, il y a toujours (au moins) une chanson qui parlera à chacun. Et celle-ci changera selon l'humeur, les circonstances, la météo...

Comment expliquer que Dylan, tout en restant en dehors des modes, ne soit pas démodé et reste un phare pour des générations de compositeurs ? Sans doute parce qu'il n'a pas arrêté d'être en mouvement, regardant peu ou pas en arrière pour construire son présent, sans une attention pour ce que l'on attendait de lui.

Là où d'autres artistes connaissent un âge d'or avant de lentement décliner, lui a toujours retrouvé vigueur et inspiration après des coups de mou.

En 1963, au début d'un discours sacrément décalé prononcé alors qu'il recevait (de l'Emergency Civil Liberties Union) une récompense en tant que chanteur engagé, Dylan, alors âgé de 22 ans, rigolait, éméché :

— Il m'a fallu du temps pour devenir jeune.

Il lui en faudra encore plus pour être vieillot et inutile.

— Je crois fermement que, plus on vieillit, plus on s'améliore³, estimait-il en 1968 alors qu'il prenait du repos, jouant au gentleman-farmer, après ses années folles.

Bien sûr, il ne s'écarte pas du sillon qu'il creuse depuis son arrivée à New York il y a 50 ans.

Mais ce sillon est tellement large, son travail sur l'art de la chanson, tellement profond et riche qu'on ne peut lui reprocher de tourner en rond.

Auteur de quelques expos – certaines de ses peintures ont servi de pochette –, il est un peu l'équivalent d'un Picasso pour le rock, un créateur insatiable dont l'œuvre-

fleuve ne peut s'appréhender que par périodes. Un de nos plus grands poètes vivants, aussi. Ce qui doit lui faire une belle jambe.

Il n'ira pas non plus jusqu'à bouder une célébration en son honneur – en 1992, il participe au concert donné pour ses 30 ans de carrière avec Eric Clapton, George Harrison, Lou Reed, Neil Young ou Johnny Cash. Pour autant, il ne court pas après la reconnaissance massive ou les louanges. Pire, il s'en fout. Dès 1977, il prévenait :

— Je ne suis pas concerné par le mythe [...], le mythe ne peut écrire aucune chanson. C'est le sang sous le mythe qui peut créer l'art.

Mais si son parcours, au-delà de sa discographie, fascine toujours autant, c'est parce qu'il s'est parfois confondu avec la chronologie du XX^e siècle, l'appel d'air de la jeunesse des sixties, le combat des droits civiques.

Quant au mythe, aucune considération terre à terre ne peut lui couper les ailes, il a échappé depuis longtemps à son sujet.

Pourtant, c'est bien Dylan qui l'a créé. En changeant de nom, en ajoutant, quand il était âgé de 20 ans, beaucoup de folklore à son CV pour impressionner ses interlocuteurs. Ensuite, Dylan s'est aperçu que cette créature qui n'était pas vraiment lui le gênait horriblement.

Il a tenté de contourner l'obstacle, refusant de jouer au porte-parole générationnel ou d'être statufié vivant. Depuis qu'il a compris qu'il ne pouvait rien opposer à sa propre légende, il n'en fait vraiment qu'à sa tête.

Dans le premier tome de ses précieuses mémoires, *Chroniques*⁴, il s'est ingénié à tronquer une grande partie de son histoire, préférant donner des éclairages (bienvenus) sur des périodes très courtes et obscures au détriment d'autres, restées intrigantes.

Si bien qu'il est toujours passionnant de remonter le temps avec lui et sa musique. Voici une version, pas forcément la définitive – l'intrigue ne cesse de s'écrire – ni la

Bob Dylan

vérité vraie – Dylan reste insaisissable – de cette histoire. Appelons ça une reprise, une cover, celle d'un traditionnel folk du XX^e siècle popularisé par un artiste du nom de Bob Dylan.

Un récit moderne, formé par quantité d'histoires, de chansons et de propos contradictoires qu'il sème derrière lui depuis 70 ans.